

Georgs Orsoni

SUR UN (COURT) MANUSCRIT INÉDIT ET AUTOBIOGRAPHIQUE

de

FERDINAND DENIS

OCTOBRE 2014

Un (court) manuscrit inédit et autobiographique de Ferdinand Denis

Georges Orsoni,
Octobre 2014

En 2005, la bibliothèque Sainte-Geneviève a acquis un nouveau manuscrit venu enrichir, sous la cote Ms 4322, l'inépuisable fonds Ferdinand Denis... Sur cette double page (au format 306*199 mm), dont il n'a utilisé que le premier folio, recto – verso, et la plus grande partie du recto du second, Denis a consigné, le 2 octobre 1825, quelques indications non sans intérêt pour qui tente de compléter la biographie du futur “savant bibliothécaire”. Certes, ces quatre-vingt-sept lignes (dont 9 consacrées aux ambitions littéraires du père et du frère) ne nous offrent que d'elliptiques souvenirs sur sa jeunesse aventureuse autant que laborieuse et sur son entrée dans la “carrière littéraire”.

Voyons lesquels.

D'abord que, loin de s'être principalement déroulée à la pension Jageot¹ qu'il fréquenta avec son frère Alphonse, son “*éducation se fit en grande partie dans la maison paternelle*” où son principal précepteur fut l'abbé Ducloux que Léon Bourdon nous dit né à Orléans en 1758 et mort à Paris en 1835 ; cet ami de la famille enseigna à Ferdinand l'italien, le latin et, surtout, “*s'occupa de former [son] style par de fréquentes analyses de pièces de théâtre qu'[il] avai[t] été à même de voir, par la relation de promenades qu'[il] entreprenai[t] avec lui et, enfin, par la lecture continue des bons auteurs*”. Denis lui sera reconnaissant de ses précieuses leçons : ses lettres témoignent qu'elles furent profitables...²

Outre la plus grande part de sa fortune, M. Denis, nous le savons, perdit, avec la chute de l'Empire, ses protecteurs qui ne surent, ou ne voulurent, faire admettre dans la renaissante École des

1 Peut-être s'identifie-t-il à ce Jajot que l'*Almanach du Commerce de Paris, des départements de l'Empire français et des principales villes du monde* cite parmi les *Maîtres de langue* comme interprète, langue grecque, latine et française, au 145 de la rue Saint-Jacques.

2 Durant son séjour au Brésil, F. Denis n'a pas manqué de correspondre avec son “maître” : une de ses lettres, que L. Bourdon date de la fin d'octobre 1818, témoigne des sentiments éprouvés par le jeune exilé volontaire au spectacle des exilés forcés : “*Je ne m'accoutumerai jamais à voir ces troupes d'hommes, qui arrivent tous les jours des côtes d'Afrique, maigres, abattus [...] Quel spectacle pour une âme européenne!*”

Jeunes de Langues³ Ferdinand, malgré son application et ses connaissances. Car, nous apprend-il, se livrant aux études des langues orientales, il eut, pour maître de turc, Mr de Jean. Comme le signale L. Bourdon, il s'agit en fait d'un M. Dejean – et plus précisément Pons-Dejean, qui fut missionnaire laïc, et non point abbé, au Levant. C'est en 1783 que ce professeur lazarisiste de théologie à Cahors partit à Constantinople, un des dix-neuf membres de la mission de Mgr Viguier qui le nomma bientôt à Naxie pour y bâtir un séminaire « avec des fonds de l'abbé de Barral »⁴.

La Révolution survint, les fonds manquèrent, le séminaire ferma et M. Dejean revint à Constantinople où l'ambassadeur du Directoire, le général Annibal Aubert du Bayet, avait quelque mal à concilier jacobinisme et protection des chrétiens d'Orient : s'ouvrit alors une longue et rebondissante crise dont l'enjeu était le contrôle de Saint-Benoît, tout à la fois couvent, collège et, depuis François I^{er}, chapelle de l'ambassade ; côté légitimiste, Dejean y tint sa partie, tantôt expulsé de Saint-Benoît, tantôt y revenant, au gré d'événements que conte le professeur Ludwik Biskupski, lecteur de français à l'Université d'Istanbul⁵.

Revenu en France, Dejean s'installa d'abord maître de langues : “*latine, grecque ancienne et moderne, italienne, turque et américaine* ; c'est sous cet emploi qu'il figure dans l'Almanach du Commerce de 1816 et son adresse n'est autre que celle de “*M. Denis, r. Notre-Dame-des-Champs, 17*”⁶. Situation d'ailleurs provisoire car les almanachs des années suivantes l'ignorent et qu'après avoir échoué à faire ouvrir une chaire de turc à Marseille “*en faveur des marins et des commerçants*”⁷, il sera répétiteur de turc et de langues orientales, surveillant à Louis-le-Grand les travaux des jeunes de langues et œuvrant à un manuel de langue turque que la maladie, en 1831, l'empêcha de finir.

3 Fondée par Louis XIV sur la proposition de Colbert, soucieux de doter les consulats du Levant d'agents interprètes, l'École des Jeunes de Langues, dite aussi École des Arméniens, survécut à la Révolution et à la création en 1795 de l'École spéciale de langues orientales (qui finit par l'absorber en 1873). Cette école de préparation au Drogmanat recevait des enfants de moins de douze ans, pour la plupart fils de diplomates, de commerçants installés au Levant ou encore de Chrétiens d'Orient. Elle relevait des Relations extérieures et le choix des élèves dépendait du ministre ; au demeurant, le nombre de places était limité : entre 7 et 15 de 1797 à 1815.

Voir : Gustave Dupont Ferrier, « Les Jeunes de langues ou “Arméniens” à Louis-le-Grand » in *Revue des Études arméniennes*, pages 9-46. Paris, Librairie Paul Geuthner, 1923, IV^o année, tome III, 140 pages

4 *Relations abrégées de la vie et de la mort des prêtres, clercs et frères de la congrégation de la mission*, Volume 2, Paris, A. Le Clere, 1852 - 605 pages.

5 Ludwik Biskupskii, « Les répercussions de la Révolution française sur l'Orient (1789-1805) » in *Actes du quatre-vingt-unième Congrès national des sociétés savantes, Rouen-Caen, 1956, section d'histoire moderne et contemporaine*, pages 483-500, Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 831 pages.

6 C'est sur l'almanach de 1806 que Denis paraît “*interprète assermenté pour le Conseil des prises maritimes*” et demeurant 9, rue d'Enfer ; en 1808, demeurant 137, rue Montmartre, tout en conservant sa qualité d'interprète assermenté, il se présente comme maître de langues anglaise, allemande, italienne et portugaise ; en 1810, désormais installé au 17 de la rue Notre-Dame-des-Champs, il ajoute le polonais et le russe à ses spécialités ; ce sont les mêmes indications que rapportent les Almanachs des années suivantes ; à partir de 1817, le Conseil des prises se prive de ses services mais Denis fait paraître sa qualité d'interprète et de maître de langues, installé au 17 et au 44 de la rue Neuve de Notre-Dame-des-Champs. Notons aussi que la mention : “*Denis (Ferdinand), homme de lettres*” apparaît à partir de 1827. Voir *Almanach du commerce de Paris, des départements de la France et des principales villes du monde*, Paris. Consultés sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32688404r/date> les 14 et 15 octobre 2014.

7 Paul Masson, *Les Bouches-du-Rhône, La vie intellectuelle*, Marseille, 1914 Encyclopédie départementale, 887 pages. [http://www.e-corporus.org/fre/ref/8935/ANC_944.9_BDR_\(6\)/](http://www.e-corporus.org/fre/ref/8935/ANC_944.9_BDR_(6)/) Consulté le 13 octobre 2014

Ce sont donc ces deux maîtres polyglottes – et la bibliothèque de son père qui ne l'était pas moins – qui firent l'essentiel de l'instruction du jeune Denis ; l'ecclésiastique et le missionnaire marquèrent, sans doute, d'une profonde empreinte morale et religieuse, l'esprit de l'adolescent, adonné aux bons auteurs et à la bonne compagnie ; avec assez de charme pour bénéficier, dans les bureaux du ministère des relations extérieures, de “protecteurs” : point assez puissants pour le pousser vers le Drogmanat mais assez pour exciter par leurs récits son “*idée de voyages*”.

Telle que nous la résume Denis, sa décision de quitter, à dix-huit ans, famille, amis, protecteurs et amourette doit tout à la proposition d'un de ses amis, M. Dubois : Dubois de Jancigny dont Denis écrira bien plus tard la notice – et celle de son père – dans la *Nouvelle Biographie Universelle Didot*⁸.

Sans doute, doit-on à Alphonse Denis l'entrée dans la famille élargie aux amis, d'Adolphe Dubois (Jancigny est une terre de Bourgogne dont la famille n'avait pas adopté le nom comme titre de noblesse mais pour se distinguer de l'autre branche, les Dubois de Beauchène⁹). Nés à un an de distance, tous deux jeunes officiers, tous deux placés en demi-solde, tous deux en quête de succès... Dubois qui avait déjà voyagé en Orient “*profita d'un congé que lui accorda le ministre de la guerre pour repasser en Orient, où l'entraînaient les tendances de son esprit et les souvenirs récents d'un voyage accompli au début de sa carrière*”¹⁰. Dans le manuscrit qui nous occupe, Denis est plus prosaïque : il s'agit d'aller au Bengale et d'y commercer¹¹. En définitive, Dubois lui propose “*plutôt de le rejoindre au Bengale en passant par le Brésil, pays sur lequel il voulait se procurer des renseignements*”, ce qui répond à l'interrogation de Léon Bourdon s'étonnant : “*Le plus simple eût été sans doute de prendre, un navire anglais à destination de l'Inde. Mais, sans que l'on s'explique parfaitement pourquoi, peut-être par raison d'économie, Ferdinand préféra se rendre d'abord au Brésil*”¹².

8 Ferdinand Denis, « Dubois de Jancigny (Adolphe-Philibert) » in *Nouvelle Biographie Universelle*, Paris, Didot, 1855, 489 pages (col. 885-886). La biographie du Jean-Baptiste Dubois est aux colonnes 833-884.

9 Voir Gustave Chaix d'Est-Ange, *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*, Paris, 1906, tome V. Blo-Bou, page 45

10 Ferdinand Denis, « Dubois de Jancigny (Adolphe-Philibert) » in *op. cit.* col. 885.

11 Au travers des lettres publiées par L. Bourbon, nous savons qu'Adolphe Dubois finit par s'installer à Calcutta où vint le rejoindre et l'épouser Eudoxie Le Fortier, autre amie de la famille Denis. Rentré en France en 1829, il repart en Inde dès 1830 ; avec l'accord des gouvernements français et anglais, il devint l'aide de camp de Nussir-U-Din qui, sous le contrôle de la compagnie des Indes, régnait à Aoude, dans le nord de l'Inde ; Jancigny, veuf, épousa une des nombreuses filles du roi et devint son envoyé spécial en Europe, porteur de luxueux cadeaux pour le roi d'Angleterre. Revenu en France, ayant régularisé sa position militaire, il fut chargé de missions en Chine, y défendant les intérêts du commerce français, et dans les Indes néerlandaises. Revenu de nouveau à Paris, il y fit publier ses monographies sur l'Inde, l'Inochine, le Japon, etc., dans la collection de l'Univers, ne manquant pas, “*sur l'établissement des Portugais dans le Delta de l'Irawaddi*” de recourir “*à l'érudition éclairée de [son] ami Ferdinand Denis*” (*Indochine*, L'Univers, p. 257).

Voir sur la mission de Jancigny en Chine, Jean-Paul Faivre, *L'expansion française dans le Pacifique, 1800-1842*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1954, 550 pages.

12 Léon Bourdon, *Lettres familières et fragment du journal intime de Ferdinand Denis à Bahia (1816-1819)*, Coimbra, Coimbra editora limitada, 1957, 148 pages, tiré à part de Brasilia, tome X.

Sur le voyage et le séjour au Brésil, trois ans de difficultés, d'apprentissages, de découvertes, d'amourettes, d'amitiés, de fatigues et d'accumulation de connaissances... sont résumés en neuf lignes. Une pour décrire le voyage et le séjour à Rio où “où [il] séjour[n]a un an sans pouvoir trouver de navires pour l'Inde”. L'eût-il trouvé qu'il aurait dû convaincre “[s]es parents [qui] ne voulaient point qu[il s']éloign[ât] davantage d'eux”. Vient ensuite une elliptique mention de son emploi “consulaire” à Bahia, suivie de trois lignes sur ses “promenades” dans les environs de San Salvador et son avancée dans l'intérieur : “Je visitai le pays situé entre Rio Janeiro et San Salvador”.

En fait, de ce séjour, la note évoque ce qui apparaît essentiel à Denis : l'histoire naturelle du pays, les détails qui excitent son imagination, les contacts avec les populations, isolées au milieu du “pays entièrement désert” : Botocoudos, Machakalis, Patachos... Et ce sont ces impressions qu'au retour¹³ (expédié en deux courtes phrases balancées entre “le bonheur d'embrasser ma famille” et “la douleur de perdre la meilleure des mères”), Denis résolut “de rendre [s]es voyages de quelque utilité”.

Ainsi commença donc sa carrière littéraire qu'il mena d'abord en parallèle avec des activités alimentaires mais aussi formatrices : en note, Denis rappelle en effet qu'il travaillait alors (en 1820) au *Courrier*¹⁴, traduisant des nouvelles étrangères et profitant « des excellents conseils de M. Villenave ». Ils portèrent leurs fruits : auteur prolifique, Théodore Villenave¹⁵ qui avait fondé plusieurs journaux, a collaboré à divers dictionnaires biographiques, donnant à la seule *Bibliographie Universelle* de Michaud plus de trois cents notices : le futur collaborateur de la *Nouvelle Bibliographie Universelle Didot*, avec ses quelque six cents notices, fit plus, sinon mieux, que son maître. Notons aussi qu'à partir de 1824, Villenave donnait un cours d'histoire littéraire de France à l'Athénée, société dont Ferdinand Denis était devenu membre à la même époque.

Dans l'énumération de ses publications entre 1821 et 1825, notons que ne figure pas la *Notice historique et explicative du Panorama de Rio de Janeiro*, pourtant publiée en 1824 sous la double signature de Taunay et de Denis : cette absence, qui ne peut être un oubli, semble confirmer l'indication de Cicero

13 C'est au cours de ce voyage que Ferdinand Denis dut souffrir “les funestes effets” du bicho de pé, insecte pénétrant qu'il décrit avec verve dans « La chique et ses nouveaux historiens », in *Magasin Pittoresque*, 3 pages. Paris, 1873, tome 41, livraison 27, juillet 1873, pp. 214-216.

14 Fondé par T. Villenave, le *Courrier, journal des doctrinaires* entendait œuvrer pour le rapprochement de la monarchie et de la révolution selon la doctrine professée notamment par Royer-Collard et illustrée notamment par Guizot, Maine de Biran, Victor Cousin, etc. En février 1821, après une courte interruption, le journal reparut sous le titre *Le Courrier français*, co-dirigé par Kératry et Villenave qui s'en détacha bientôt. Sous l'impulsion de Kératry, il se rapprocha du ministère.

15 Mathieu Guillaume Théodore Villenave (1762-1846), avocat, journaliste, homme de lettres se destinait à l'état ecclésiastique et avait commencé sa carrière en étant précepteur à Paris ; redevenu laïc à la Révolution, marié, père de deux enfants (dont Mélanie qu'aima Ferdinand Denis et qui lui préféra M. Waldor, la poésie et, plus encore, Alexandre Dumas), réchappé de la noyade comme de l'échafaud, se consacra à la littérature : traducteur de Virgile, auteur de théâtre, poète, historien, biographe, moraliste, mémorialiste..., il fut aussi un journaliste fécond, fondateur du *Mémorial religieux*, des *Annales politiques et littéraires*, de *La Semaine*, du *Courrier, journal des doctrinaires*... Voir Joseph Marie Quérard, *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France*, pages 183-188, Paris, Firmin Didot, t. 10, 1839.

Dias que cite Maria Helena Rouanet : “*Já CD afirma não ter incluído esta publicação em sua bibliografia de F. Denis por ter este declarado (não se diz onde) em nota manuscrita, que não havia tomado parte neste trabalho*”. Notons aussi que Denis commença à travailler aux *Scènes* dès son retour, puisque sa “bonne mère”, décédée en 1820, “*avait encouragé [s]es essais*” et que son projet initial consistait à publier “en épisodes séparés” (ce dont le texte porte toujours la marque : voir par exemple le chapitre consacré aux Machakalis qui a pu être édité isolément) mais, approuvé par son père et ses amis, il résolut “*d’indiquer les ressources que pouvait présenter à nos poètes une nature étrangère*”, noble ambition mais déjà exposée par Chateaubriand ou par Bernardin de Saint-Pierre... Relevons également qu’il ampute le titre de son “*ouvrage sur le Paraguay pour lequel un ouvrage anglais [lui] fournit des gravures fort curieuses*” : entre *Buenos-Ayres et le Paraguay* coule la Plata et, décidément, Denis est du bord oriental...

Concluons sur ce chapitre en soulignant combien Denis savait “*occuper ses loisirs*” : en cinq ans, outre les trois traductions parues dans des revues savantes, trois ouvrages de géographie dont le plus important en six volumes, le grand livre manifeste que sont les *Scènes*, un volume sur le théâtre portugais, deux *Résumés* et un petit roman (Camoens et Jozé Índio) ; sans compter que Denis travaille déjà au *Résumé de l’Histoire littéraire du Portugal* qui, suivi de celui sur la littérature du Brésil, paraîtra en 1826 : ces onze premières lignes à sa bibliographie montrent sa puissance de travail et, déjà, la diversité de ses centres d’intérêt bien que, naturellement, “l’exploitation” de ses souvenirs, additionnés du fruit de ses recherches, fasse la part belle au continent sud-américain et, tout spécialement, au Brésil.

Mais le laborieux Ferdinand Denis nous confie qu’il a “*surtout à cœur d’achever un long et pénible ouvrage dont [il s]’occupe depuis assez longtemps et qui roule sur l’éloquence et la poésie des peuples sauvages*” : c’est *Arlésienne* de son œuvre ; il ne mènera pas à terme ce projet dont, pourtant régulièrement, la presse ou des auteurs amis annoncent la parution imminente. Ainsi, en 1826 dans son discours préliminaire de *l’Introduction à l’atlas ethnographique du globe, contenant un discours sur l’utilité et l’importance de l’étude des langues* (Paris, Rey et Gravier, 1826), Adriano Balbi écrivait : “*Pendant l’impression de notre Atlas, deux ouvrages aussi importants que nouveaux dont l’un a paru en partie et l’autre va être livré incessamment à la presse sont venus ajouter à l’intérêt que nous espérons pouvoir exciter avec le nôtre. Nous voulons parler de l’Atlas historique des littératures [...] par M. A J de Mancy et de l’Histoire de l’Éloquence et de la Poésie chez les peuples sauvages et les peuples demi-civilisés par M Ferdinand Denis*” ; ou, en 1834, dans la *Biographie universelle et portative des contemporains* (t. 2, pages 1304-1305) : “*Il [Denis] doit faire incessamment paraître [...] et une Histoire de l’éloquence et de la poésie chez les peuples sauvages et chez les peuples demi civilisés dont il s’occupe depuis plusieurs années*”. Il s’en occupera de longues décennies sans qu’à l’exception de quelques mor-

ceux publiés ici ou là¹⁶, il puisse “*achever ce long et pénible ouvrage*”. En reste un volumineux dossier du fonds Denis : le Ms 3984, intitulé *Notes diverses concernant les sauvages (art, poésie, folklore, mœurs) et les peuples européens avant la civilisation moderne*, composé de 284 folios, répartis en chapitres plus ou moins travaillés.

Nous ne savons pas quelle a été la raison de ce manuscrit : les deux derniers paragraphes, hommages de l'homme de lettres au père, véritable polyglotte et poète versé en astronomie, comme au frère aîné, auteur dramatique en sursis et amateur de langues asiatiques, empêchent d'imaginer une fiche biographique destinée à quelque faiseur de dictionnaire. L'absence de dates précises, de faits marquants, de personnages, d'observations (tout le contraire de ses lettres) semble exclure qu'il s'agisse d'un squelette de biographie.

Quoi qu'il en soit, ce court et intrigant manuscrit ne manque pas d'intérêt : Denis s'y donne l'allure d'un garçon résolu qui se met en valeur, qui a de bons maîtres et du style ; qui accompagne depuis toujours son père au ministère, qui a ses entrées dans les bureaux et ses protecteurs ; un garçon qui réfléchit et qui a des projets ; sans doute change-t-il sa détermination mais c'est après avoir constaté l'échec de son père à le faire entrer dans la carrière diplomatique. Il décide donc. Il part. De même que de Rio, faute de bateau pour l'Inde, il part à Bahia où il avait un emploi. Il décide de courir le pays et de l'observer. Certes, il rentre sous la pression de ses parents mais c'est qu'il est malade. Rétabli, il résout d'utiliser ses voyages. L'accumulation de ses publications traduit sa force, sa volonté et sa capacité de travail. Le contraste est frappant avec ce père qui a des poésies en magasin et ce frère qui n'a fait qu'une pièce... Mais, bien que “*d'autres ouvrages d'imagination occupent [s]es loisirs*”, ne pas achever “*ce long et pénible ouvrage qui roule sur l'éloquence et la poésie des peuples sauvages*” est une ombre sur cet auto-portrait trop policé.

16 Par exemple : « Note sur les traités de paix chez les peuples sauvages » in Émile Egger, *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et chez les Romains : depuis les temps les plus anciens jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne*, Paris, A. Durand, 1858, XVII-320 pages, in-8°.

[Ms 4322, Manuscrit Ferdinand Denis Notes relatives à son éducation, à ses premiers voyages et aux débuts de sa carrière littéraire. Modalités d'entrée dans la collection : Achat, 2005 (Traces écrites). N° d'entrée : B10797537.

Texte transcrit, orthographe modernisée, ponctuation ajoutée, ratures exclues]

Denis (Ferdinand)

2 octobre 1825

Je suis né à Paris en 1798, mon éducation se fit en grande partie à la maison paternelle et je reçus alors les soins d'un des amis de ma famille, M. Ducloux qui eut la bonté de m'enseigner le latin et l'italien, d'après un système dont il avait déjà fait d'heureux essais avec des jeunes gens de mon âge. Il s'occupa surtout de former mon style en français par de fréquentes analyses de pièces de théâtre que j'avais été à même de voir, par la relation de promenades que j'entreprenais avec lui et, enfin, par la lecture continue des bons auteurs. Comme mon père était employé alors aux relations extérieures et qu'il avait l'espérance de me faire entrer à l'école des Jeunes de Langue, destinée à fournir des drogman aux consulats du Levant, il fut décidé que je me livrerai à l'étude des langues orientales. Mr de Jean qui avait longtemps résidé à Constantinople comme missionnaire fut mon maître de Turc. Je fis des progrès assez rapides dans cette langue mais de nouveaux projets m'occupèrent bientôt et changèrent ma détermination quoique j'accompagnasse depuis toujours mon père aux relations extérieures et que j'eusse des protecteurs dans les bureaux ; je vis qu'il était presque impossible d'entrer au Drogmanat. J'avais toujours été bercé par l'idée de voyages, un de mes amis, M. Dubois me proposa de m'emmener avec lui dans l'Inde, ou, plutôt, de le rejoindre au Bengale en passant par le Brésil, pays sur lequel il voulait se procurer des renseignements. Je partis. Nous relâchâmes à Madère et je parvins au bout de deux mois de navigation à Rio Janeiro où je séjournai un an sans pouvoir trouver de navires pour l'Inde. Mes parents ne voulaient point que je m'éloignasse davantage d'eux. Je partis pour S. Salvador où j'avais un emploi à l'Agence Consulaire. Je m'occupai alors de recherches sur l'histoire naturelle du pays. J'entrepris de fréquentes promenades aux environs de la ville. Tous les détails que me donnaient les habitants excitaient mon imagination ; je résolus de m'avancer dans l'intérieur. Je visitai le pays situé entre Rio Janeiro et San Salvador. J'observai au sein d'un pays entièrement désert les tribus des Batacoudos, des Machakalis, des Patachos et je revins à Salvador où je trouvais des lettres de mes parents qui me rappelaient près d'eux. Je m'embarquai dans un état de santé déplorable. La navigation fut heureuse et j'eus bientôt le bonheur d'embrasser ma famille. Un an après, j'eus la douleur de perdre la meilleure des mères.

Les souvenirs que j'avais recueillis commencèrent cependant à se développer, je résolus de rendre mes voyages de quelque utilité* et ma carrière littéraire commença. Je donnai d'abord dans le recueil de M. Malte-Brun deux longs articles traduits de la *Corografia brasilica*. Ils contenaient la

* Je fus employé à la traduction des nouvelles étrangères au *Courrier* et je souhaitais profiter alors des excellents conseils de M. Villenave.

description de deux capitaineries inconnues jusque alors, l'Amazonie et le Mato Grosso. J'avais précédemment publié dans le recueil de M. Verneur la première lettre écrite du Brésil par Vas de Caminha. Quelques mois après, j'entrepris avec M. de Taunay un ouvrage en six volumes 18 pour la collection de Nepveu. Dans cet ouvrage, nous nous attachâmes autant que possible à donner des idées nouvelles sur la géographie du pays. La *Corografia brasilica* nous fournit d'excellents documents que nous joignîmes à ceux que nous avons recueillis. Je publiai successivement d'après le même plan un ouvrage sur la Guyane, 2 volumes 18, et un ouvrage sur le Paraguay pour lequel un ouvrage anglais me fournit des gravures fort curieuses. La traduction des chefs d'œuvres des théâtres étrangers se publiait chez Ladvocat. Je donnai le théâtre portugais que je fis précéder d'une notice sur la littérature dramatique de la nation. Je rassemblai depuis longtemps les matériaux de mon ouvrage sur la nature des tropiques et ma bonne mère avait encouragé mes essais. Je continuai mon travail avec ardeur. Je n'avais d'abord eu l'intention que de publier des épisodes séparés. Je conçus un autre plan et je résolus d'indiquer les ressources que pouvait présenter à nos poètes une nature étrangère. Mon excellent père et mes amis approuvèrent mon projet. J'ai publié il y a 9 mois environ cet ouvrage. Depuis j'ai donné le *Résumé de l'Histoire du Brésil* qui est à sa seconde édition. Je viens de mettre sous presse celui du Paraguay. Je m'occupe du *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal* mais j'ai surtout à cœur d'achever un long et pénible ouvrage dont je m'occupe depuis assez longtemps et qui roule sur l'éloquence et la poésie des peuples sauvages. J'ai terminé un petit roman qui va bientôt paraître. D'autres ouvrages d'imagination occupent mes loisirs.

Quoiqu'il n'ait rien publié, mon père a en portefeuille des poésies remarquables parmi lesquelles on distingue un poème sur l'astronomie et quelques odes transcrites d'Anacréon. Il s'est livré à l'étude des langues avec le plus grand succès.

Mon frère, quoiqu'il ait passé ses premières années dans les camps, a pris beaucoup pour la littérature. On a représenté à l'Odéon une comédie de lui intitulée *La bague ou l'ami du mari*. Il s'est voué assidûment à l'étude du sanskrit depuis quelques années.